

KARL MARX
PENSEUR
DE L'ÉCOLOGIE

HENRI PENA-RUIZ

KARL MARX
PENSEUR
DE L'ÉCOLOGIE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION ÉDITORIALE
DE JACQUES GÉNÉREUX

ISBN 978-8-20-113580-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de François Delapierre et d'André Tosel,
hommes de cœur et de raison,
trop tôt partis de ce monde
qu'ils voulaient rendre plus humain.*

In Vero veritas

«Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : "ceci est à moi", et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. »

Jean-Jacques Rousseau,
*Discours sur l'origine et les fondements
de l'inégalité parmi les hommes*,
Paris, Flammarion, 2008, p. 109.

«Le communisme, en tant que naturalisme achevé, est un humanisme, en tant qu'humanisme achevé un naturalisme ; il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme. »

Karl Marx, *Manuscrits de 1844*,
trad. É. Bottigelli,
Paris, Éditions sociales, 1962, p. 87.

INTRODUCTION

Objet et conception de ce livre

L'œuvre commune de Karl Marx (1818-1883) et de son ami Friedrich Engels (1820-1895) héberge-t-elle une conscience écologique authentique, voire une théorie écologiste accomplie ? Ce livre entend répondre par l'affirmative à une telle question, en partant des textes et d'eux seuls, et en construisant leur interprétation par référence au contexte économique et social de leur composition. Cependant, d'entrée de jeu, il convient de faire un sort aux objections classiques formulées contre l'attribution d'une orientation écologique cohérente à Marx et à Engels. Ces objections sont de deux types : l'argument historique et la contestation théorique, notamment à partir du vocabulaire des deux penseurs.

L'objection historique consiste à invoquer la réalité des pays qui se sont réclamés de Marx et d'Engels. Pour réfuter un tel argument, il suffit de comparer les orientations programmatiques réelles des deux penseurs et ce qui s'est fait en Union soviétique ou dans les pays qui prétendirent appliquer leurs idées. L'opposition est manifeste. Elle rend illégitime tout amalgame destiné à déconsidérer la pensée de Marx et d'Engels : la construction supposée du socialisme à l'époque de Staline et dans son sillage a ignoré leurs idées, tant sur le

plan politique que sur le plan écologique et social. Elle fut conduite avec aussi peu d'égards pour l'environnement naturel que pour l'humanité des travailleurs. Il faut d'ailleurs rappeler que le stalinisme provoqua l'abandon de la volonté révolutionnaire initiale de changer la vie, telle qu'elle se manifesta juste après la révolution d'Octobre 1917, avec, entre autres, des penseurs réellement écologistes. Cet abandon se fit au nom de la compétition avec l'Occident capitaliste, qu'il s'agissait de « rattraper » et de « dépasser », par des mimétismes producteurs d'une aliénation aussi radicale que celle qui fut infligée aux ouvriers des pays capitalistes, en amont des conquêtes sociales arrachées par la lutte. La défunte Union soviétique et les pays dits communistes, y compris la Chine, n'ont guère mis en œuvre l'humanisme et le naturalisme écologiste des deux penseurs. Leur productivisme effréné, au détriment de la nature comme des travailleurs eux-mêmes, a pris l'exact contre-pied des orientations proposées par Marx et Engels. Dans les trois domaines de l'émancipation sociale, du respect des équilibres naturels et d'un authentique pouvoir démocratique, tant économique que politique, la réalité historique n'a été qu'une caricature de leur pensée.

Les plans quinquennaux qui exaltaient la quantité des biens à produire sans s'assurer de leur qualité effective, le pouvoir d'un organisme centralisé de planification (le *Gosplan* soviétique), à rebours de l'appropriation locale et de la régulation effective de la production par les conseils de travailleurs, n'ont évidemment rien à voir avec la refondation révolutionnaire conçue par Marx et Engels pour conjuguer l'émancipation sociale et la responsabilité écologique. De fait l'État-Parti mit davantage en œuvre un capitalisme d'État qu'un véritable socialisme. Et de tristes épisodes marquèrent une telle dérive. On ne peut oublier, notamment, la catastrophe écologique provoquée en 1960 pour la mer d'Aral,

dont l'écosystème a été détruit par la captation des fleuves Amou-Daria et Syr-Daria, qui alimentaient cette mer en eau douce. En lieu et place d'un pouvoir de décision effectif des travailleurs concernés, dont les pêcheurs qui vivaient de cette mer, c'est une décision bureaucratique, indifférente aux données locales, qui fut prise par le Gosplan¹, sans égard pour les hommes, ni pour la nature ni pour la rationalité économique. Politiquement, écologiquement, socialement, cet épisode dramatique a fourni le contre-exemple absolu de ce que Marx et Engels avaient pensé et souhaité tant pour les modalités de décision économique que pour la préservation de la nature, en imaginant le communisme comme un « naturalisme achevé ». De même, l'affaire Lyssenko (qui dura de 1934 à 1950 environ) bafoua la nécessaire autonomie de la science, en inventant le thème délirant des « deux sciences » (prolétarienne et bourgeoise) au nom d'une conception dite marxiste, alors que Marx et Engels ont toujours combattu toute mise sous tutelle de la science par l'idéologie, et que Marx lui-même refusait de se dire « marxiste », pour éviter toute construction dogmatique en son nom. La conception de Lyssenko prétendit projeter dans la nature la dialectique historique et affirma pour cela l'hérédité des caractères acquis, théorie fautive réfutée depuis longtemps. Le résultat fut déplorable pour l'agriculture soviétique. De même encore la catastrophe nucléaire de Tchernobyl se produisit à rebours de tout principe de précaution et de responsabilité et du vœu de Marx de concevoir le communisme comme un « naturalisme achevé ». Enfin, la construction du mythe Stakhanov pour imposer au prolétariat des cadences infernales tourna le dos à l'émancipation des travailleurs en exaltant puis en imposant leur sacrifice par de nouvelles normes de productivité. Bref,

1. Comité d'État pour la planification dans l'ex-URSS.

on ne peut invoquer ces caricatures pour disqualifier la pensée de Marx et d'Engels, sauf ignorance ou mauvaise foi. Il convient, sur ce point, de raconter l'histoire autrement que ne le font les tenants de l'idéologie propre au capitalisme mondialisé, trop heureux de pouvoir réfuter ainsi toute possibilité d'alternative. Cette idéologie s'est rebaptisée « libéralisme », en détournant un terme positif, sans doute pour faire croire que le respect des libertés implique la dérégulation généralisée de l'économie, qui se présente désormais comme un horizon indépassable de notre époque¹.

Revenons maintenant à l'objection théorique, fondée en grande partie sur le recours par Marx et Engels à un vocabulaire hâtivement jugé « productiviste ». L'absence du mot « écologie » dans leur œuvre corroborerait ce « productivisme ». Mais ce jugement purement nominal reste un peu court. Certes, le concept d'*écologie* n'apparaît pas comme tel dans le corpus des textes de Marx et d'Engels. Mais l'attention qu'ils portent aux rapports jugés essentiels entre les hommes et la nature y est présente, de façon récurrente sinon constante. D'où vient dès lors le sentiment qu'en première lecture la question écologique est prise en charge sur un mode apparemment second, voire secondaire ? Du fait que sur le plan terminologique la thématique sociale domine la thématique écologique, alors que le cadre philosophique initial, comme on le verra, place l'humanisme et le naturalisme au même niveau d'importance. Les rapports de l'humanité à la nature ne peuvent se concevoir indépendamment des rapports entre les hommes eux-mêmes, et réciproquement. Cette mise en relation est énoncée aussi bien dans les textes économiques et politiques que dans les textes philosophiques et

1. Voir le chapitre 6 pour une analyse détaillée des exemples mentionnés.

historiques. Une thèse centrale les articule de manière cohérente, en montrant que le mode de production, cadré par des rapports sociaux, règle le rapport à la nature. Cela est d'ailleurs vrai du mode de production féodal comme du mode de production capitaliste, souvent comparés par les deux penseurs. D'un point de vue philosophique, humanisme et naturalisme sont liés idéalement, mais aussi concrètement. Ils esquissent la critique de la façon dont l'économie capitaliste peut conduire à une dégradation multiforme de la nature, mais aussi les grandes lignes d'une refondation écologiste, qui présente l'écologie politique et le socialisme comme consubstantiels, et les unifie dans une même perspective révolutionnaire. Dans les *Manuscrits de 1844*, une formule choc du jeune Marx définit le communisme comme un « naturalisme achevé ». On s'attardera sur une telle formule pour en montrer la portée structurante. En bref, l'orientation programmatique de la révolution communiste n'est pas moins tournée vers une refondation écologique de la façon de produire que vers une refondation sociale des rapports de production. C'est pourquoi il a semblé opportun d'utiliser un néologisme, assez courant désormais, pour désigner la problématique de Marx et d'Engels : la notion d'*écosocialisme*, projet de refondation révolutionnaire, qui conjugue l'écologie et le socialisme.

De façon récurrente, Marx, notamment, a considéré que la classe ouvrière dominée, universelle par son refus de prendre la place des dominants, est appelée à restaurer le métabolisme vital de l'homme avec la nature tout en fondant un mode de production communiste. Elle prend ainsi pour boussole de son action ce qui, au-delà de son émancipation particulière, peut être commun à tous. Le mérite de la révolution ainsi projetée est de faire advenir une société où le sens du bien commun donne sa place à chaque personne. La priorité

de l'intérêt général s'articule à l'émancipation de l'individu comme tel, c'est-à-dire affranchi de tout statut de dominant ou de dominé. La perspective de réconciliation de l'humanité avec elle-même y implique sa réconciliation avec la nature, dont elle fait partie, sur son mode propre, qui est celui des êtres « naturels humains ».

Rappelons que le terme « écologie » est forgé en 1866 par Haeckel (1834-1919), médecin et biologiste allemand, disciple de Darwin (1809-1882), dans son ouvrage *Morphologie générale*. L'écologie est pour lui la science des rapports entre les êtres vivants et leurs milieux de vie respectifs. Haeckel écrit *oecologie*, en référence à l'étymologie grecque *oikos*, qui signifie demeure, milieu de vie particulier (*biotope*). Marx ne semble pas connaître Haeckel, et Engels qui le cite dans la *Dialectique de la nature*, mais sans évoquer le terme « écologie », critique sa conception du matérialisme qu'il juge un peu trop mécaniste, donc sommaire. En revanche, tous deux connaissent bien Darwin (1809-1882), auteur de *De l'origine des espèces* publié en 1859 et de *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle* publié en 1871. La question de la relation de tout être vivant avec son milieu de vie naturel leur est donc familière. Mais en amont de cette approche scientifique, c'est la philosophie antique, étudiée par le jeune Marx à propos de la différence entre les systèmes philosophiques de Démocrite et Épicure, qui a ouvert la voie. Dans l'épicurisme, et aussi dans le stoïcisme, l'accord de l'homme avec la nature, appelé *homologia* par les stoïciens latins, est une règle de vie. Plus tard, alors qu'il rédige *Le Capital* tout en continuant à explorer les divers champs du savoir, Marx découvre les travaux de Justus von Liebig (1803-1873), biochimiste et agronome qui étudie l'agriculture moderne et ses méfaits sur la fertilité des sols. Sa critique porte notamment sur l'agriculture intensive bri-

tannique, qui tarit la fertilité du sol à force de la solliciter sans mesure ni souci de restitution minimale.

Les œuvres de Darwin et de Liebig viennent donc à point pour approfondir la réflexion sur le rapport entre l'homme et la nature. Elles illustrent concrètement les implications du naturalisme philosophique développées par le jeune Marx en 1844, avec les manuscrits économique-philosophiques, où sont radicalisées les premières critiques du capitalisme. Il en va de même pour Friedrich Engels, dont les premières observations sur la pollution sont présentes dans son ouvrage intitulé *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845). Bref, les éléments de réflexion concernant la question écologique ne font pas défaut. Ils vont s'inscrire dans une étude pluridisciplinaire visant à élucider le fonctionnement de l'exploitation capitaliste, pour fournir au prolétariat une approche rationnelle du système dont il est victime.

Comment se forme la problématique originale qui chez Marx, puis chez Engels, articule la question sociale et la question écologique ? L'élément déclencheur, chez le jeune Marx, est une réflexion sur l'appropriation privée des ressources naturelles, assortie du droit d'en user et d'en abuser (*jus uti et abuti*). Comme si la nature était toujours déjà là, « offerte gratis » selon la formule du social-démocrate allemand Joseph Dietzgen (1828-1888). La critique de l'économie politique, menée alors, porte sur son impensé idéologique, notamment en ce qui concerne la propriété privée de biens qui relèvent de l'intérêt commun à tous les hommes. Considérée à partir de la dialectique entre humanisme et naturalisme, une problématique d'ensemble se dessine. Elle articule la critique de l'exploitation capitaliste et celle de la rupture irresponsable du lien multiforme entre les hommes et la nature, théorisée comme rupture du métabolisme essentiel à la vie humaine.

Reste que nulle illusion rétrospective ne doit fausser la présente étude, par une projection de termes devenus familiers à notre époque, mais que l'on pourrait juger anachroniques au regard du vocabulaire de Marx et d'Engels. Il convient donc de *transposer*, et non d'appliquer sans distance nos catégories. C'est dans l'esprit et non pas forcément dans la lettre que les deux penseurs rejoignent l'écologie. La parole leur sera donnée autant que de besoin, quitte à noter parfois des contradictions apparentes, comme celle qui oppose un vocabulaire à résonance productiviste et le vœu de recadrer la production par la juste mesure d'une satisfaction des besoins humains. La mise en perspective de leurs propos sera bien sûr habitée par les questions actuelles, telles qu'elles se sont radicalisées à l'âge du réchauffement climatique, du danger de l'énergie nucléaire, et d'une alerte vive concernant l'épuisement des ressources fossiles, voire des éléments naturels majeurs qui conditionnent la vie humaine et celle de tous les êtres vivants.

Si l'on rappelle quelques concepts clés qui organisent aujourd'hui le champ de réflexion de l'écologie, on peut se rendre compte que les développements de Marx et d'Engels ont une pertinence certaine au regard de notre actualité. Il en va ainsi de la *biocénose*, qui recouvre l'ensemble des êtres vivants présents dans un milieu de vie défini (le *biotope*). De même pour la notion d'écosystème utilisée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale pour désigner l'ensemble fonctionnel de la biocénose et du biotope qui l'héberge, sur la base d'une organisation spécifique. L'exigence d'équilibre qui conditionne la survie d'une telle organisation est nettement soulignée par les deux penseurs.

À l'échelle de la communauté humaine globale, l'écosystème Terre est le bien commun par excellence. Et Marx souligne que toute idée d'appropriation privée, en l'occur-

rence, semble aberrante au regard de la portée universelle des enjeux en cause. À la mondialisation d'un marché lucratif, indifférent aux coûts écologiques et sociaux de son essor, il oppose la nécessaire prise de conscience d'un destin commun, universel dans sa portée spatiale et temporelle. Et comme on le verra, ses analyses pointent simultanément deux exigences : la sauvegarde présente de la terre entière et la responsabilité intergénérationnelle qui l'assure durablement.

Depuis la première révolution industrielle jusqu'à pratiquement la fin du xx^e siècle, les pays capitalistes se sont développés dans l'ignorance, ou dans le déni intéressé, de la question écologique et de son importance majeure. La frénésie du profit privé s'est faite au détriment du bien commun, marginalisant l'écologie, ou la réduisant à un supplément d'âme sans véritable inscription dans les politiques publiques. Le réchauffement climatique, affirmé aujourd'hui par 95 % de la communauté scientifique internationale, laisse froids les milieux d'affaires obnubilés par les seules performances des actions en Bourse et rétifs à toute refondation écologiste de la façon de produire. Mais il faudra bien faire droit à l'évidence et en tirer les conséquences pratiques avant qu'il soit trop tard.

La catastrophe de Fukushima, le 11 mars 2011, pèsera sans doute sur toute une génération de Japonais. Elle n'a pourtant pas abouti à une mise en cause claire et nette des intérêts privés qui ont conduit à la sous-estimation systématique des risques. Bien évidemment, l'entreprise capitaliste TEPCO, en charge de la centrale de Fukushima, ne pourra jamais rembourser les dommages causés par son irresponsabilité. L'externalisation des coûts écologiques et humains pratiquée par le capitalisme est une infamie. C'est ainsi qu'elle aggrave la « dette écologique » d'une humanité qui

vit à crédit, en ce sens qu'elle dépense en une année plus de ressources que la planète n'en peut reproduire dans le même temps. Bref le « capitalisme vert » n'existe pas, et il ne peut sans doute pas exister, en raison même de l'essence du néolibéralisme, qui externalise le coût écologique au nom de la compétitivité requise par la concurrence¹.

Aujourd'hui le capitalisme mondialisé semble avoir eu le dernier mot dans sa concurrence avec le pseudo-socialisme stalinien, mais était-il vraiment confronté à une alternative crédible ? Nous savons désormais que non. D'où cet ouvrage, écrit à partir d'une relecture attentive de tous les textes de Karl Marx et de Friedrich Engels, en incluant bien sûr les trois livres du *Capital*. La priorité donnée aux textes des deux penseurs, abondamment cités, est délibérée. Elle a eu pour but de mettre à l'épreuve, dans le détail, l'idée que leur pensée commune peut légitimement être créditée d'une portée écologique décisive. La conclusion sur laquelle elle a débouché semble incontestable. Chemin faisant, la réflexion menée a conduit à remettre en question certains lieux communs, souvent avancés au nom de l'écologie, mais peu rigoureux sur le plan philosophique. Il en va ainsi, entre autres, de deux types de critiques. L'un adressé à la figure légendaire de Prométhée et à l'œuvre de Descartes, toutes deux hâtivement mises en cause dans la responsabilité du désordre écologique majeur qui caractérise notre époque. L'autre tourné contre la Science, la Technique, voire la Raison, traitées comme des entités aux effets propres, des abstractions personnifiées (d'où les majuscules), là où il conviendrait d'évoquer bien plutôt les conditions historiques et sociales de leur utilisation.

1. Voir le chapitre 6 pour approfondir cette étude.

Un dernier mot concernant les penseurs contemporains qui ont déjà mis en évidence les orientations écologiques de Marx et d'Engels. Il serait injuste de ne pas rendre hommage à la dimension pionnière de leur travail. Walter Benjamin, André Gorz, René Passet, Serge Latouche, Jean-Marie Harribey, Daniel Bensaïd, Michael Löwy, André Tosel, entre autres, ont beaucoup apporté à la redécouverte d'une dimension trop souvent passée sous silence des travaux de Marx et d'Engels. Sans doute faut-il accorder ici une place particulière au remarquable travail du sociologue américain John Bellamy Foster, qui a si bien insisté sur la corrélation entre l'orientation sociale et l'orientation écologique des deux penseurs, notamment dans son ouvrage intitulé *Marx écologiste*.

Telles sont les considérations préliminaires à la réflexion présentée ici. On peut en suivre les principales étapes dans l'itinéraire exposé ci-dessous.

Le premier chapitre rappelle les grandes orientations de Marx et d'Engels, afin de mettre en place la configuration théorique dans laquelle ils affirment d'authentiques convictions écologistes, même s'ils n'utilisent pas le terme «écologie». Cette approche générale fixe en outre des repères conceptuels utiles pour mettre en perspective les textes cités à l'appui de la réflexion proposée. Ces extraits sont empruntés à l'ensemble des œuvres de Marx et d'Engels, qu'elles soient celles de l'histoire, de la philosophie, du droit, de l'économie politique, ou des esquisses programmatiques suggérées pour concevoir une alternative à la fois écologique et sociale.

Le deuxième chapitre expose la dialectique entre humanisme et naturalisme, qui structure la philosophie de Marx et d'Engels, et fonde leur critique du capitalisme. C'est une certaine idée de la condition humaine, liée à une

anthropologie matérialiste, qui permet d'articuler le rapport des hommes entre eux et le rapport de l'humanité à la nature. L'histoire humaine de la nature et l'histoire naturelle de l'humanité sont à penser ensemble. Ce moment philosophique vise à montrer que les textes consacrés à la mise en cause écologiste du capitalisme n'ont rien de marginal, mais se fondent tout au contraire sur des orientations majeures et constantes de Marx et de son ami Engels. Rien d'étonnant à cela dès lors que penser l'écologie, ce soit penser la condition générale de toute existence humaine, en relation avec son milieu de vie nourricier. Et ce à une époque qui juxtapose misère et opulence de façon particulièrement vive.

Le troisième chapitre évoque les différents registres d'une critique multiforme du système capitaliste à partir d'un tel cadrage théorique. En premier lieu, la critique de l'économie politique fait intervenir les rapports sociaux de domination à l'œuvre dans le capitalisme. Ces rapports permettent à celui-ci de se jouer des coûts humains, écologiques et sociaux, induits pas sa façon de produire. En pointant la logique du capitalisme comme ambivalente, à la fois productrice et destructrice, Marx et Engels écartent tout diagnostic unilatéral et de ce fait sommaire. D'où la place importante des paradoxes et des contradictions que soulignent les analyses de l'aliénation des travailleurs, du machinisme, de l'agriculture moderne, de la pollution industrielle, et bien sûr du gaspillage induit par la surproduction. La distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange tient une place majeure dans cette approche, comme celle qui concerne les rapports entre production et consommation. Toutes deux mettent en jeu les finalités et les modalités d'une certaine façon de produire.

Le quatrième chapitre précise la façon dont Marx et Engels analysent la mondialisation capitaliste et caractérisent l'apo-

